

Le mariage de Jean-Louis

Autor(en): **Woelfli, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 11

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225166>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Autre embûche, les quatre vers que voici :

*Les belles fantasques
A l'œil tendre et fou
Qui nouaient des masques
Derrière leur cou.*

Les correspondants s'empressent de répondre qu'ils sont tirés des « Fêtes galantes » de Paul Verlaine, alors qu'ils ont pour auteur Victor Hugo. La déroute est complète.

Il est un vers que l'on cite en toute circonstance sans en connaître, bien entendu, l'auteur :

Glissez mortels, n'appuyez pas...

Inscrit au bas d'une gravure représentant une scène de patinage, il est de Pierre-Charles Roy, poète à peu près inconnu.

De même celui-ci, fort connu également :

La critique est aisée, mais l'art est difficile.

Le correspondant répondra sans hésiter : « Boileau » dans « L'Art poétique », alors que ce vers est simplement de Destouches, auteur dramatique du XVIII^e siècle (*Le Glorieux*, acte II, scène V).

Du même Destouches également cet autre vers qu'on attribue volontiers à Boileau :

Chassez le naturel, il revient au galop...

et qui se trouve dans sa pièce *Les Glorieux*, acte III, scène V.

En lisant ces vers si modernes :

*Errer dans le jardin, s'égarer dans les bois,
Se coucher sur les fleurs, respirer leur haleine,
Ecouter en rêvant le bruit d'une fontaine...*

on songe à un poète contemporain. Détrompez-vous. Ils sont du bonhomme La Fontaine dans « Le Songe de Vaux ». Que nous sommes loin du style des fables.

Il en est de même de ce quatrain merveilleux qui semble avoir été écrit à notre époque :

*L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendants
Paraissent être là-dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.*

Il est dû à la plume d'un dramaturge français du XVII^e siècle, Tristan L'Hermitte, auteur de « Marianne » et que l'on a extrait de l'ouvrage intitulé : « Le Promenoir des deux amants ».

Quant à cette plaisanterie qui court les rues :

Quoi ! dis-je en portugais...

elle a, bel et bien, pour auteur, Sainte-Beuve, le grand critique du XIX^e siècle et se trouve dans ses « Pensées d'Août ».

Le journal *L'Avenir* a également proposé à ses lecteurs des morceaux de prose. Le concours a donné les mêmes résultats. Ainsi, on attribue à Flaubert, l'auteur de « Salambo », le fragment suivant :

« Les chevaux, fatigués de la mer, bondissaient en sentant le sable et la poussière sous leurs pieds; ils hennissaient avec joie et enlevaient leurs cavaliers comme les chevaux ailés des statues grecques ».

Or, cette prose est d'Alfred de Vigny; on la trouve dans son roman posthume : « Daphné ».

On pourrait faire encore d'autres citations. Ce que nous publions ci-dessus, prouve que, pour connaître la manière des auteurs, il faut se pénétrer de leur style, s'identifier à eux. A cet égard, les concours littéraires contiennent des enseignements précieux. Ils obligent le lecteur à une grande prudence et à beaucoup de circonspection.

J. des S.

Une prescription. — Docteur, ma femme de chambre a comme un coup d'air à l'œil droit. Que faut-il qu'elle fasse ?

— Oh ! chère madame, peut-être n'aurait-elle tout simplement qu'à regarder un peu moins par le trou des serrures...

En famille. — Madame à son mari :

— Il me semble que ce soir tu es particulièrement ennuyeux.

— Tu as raison, ma chérie.

Il prend sa canne et son chapeau.

— Pourquoi sors-tu ?

— Je me trouve si ennuyeux, que je ne puis me supporter à la maison.

LE MARIAGE DE JEAN-LOUIS



Le matin-là, Jean-Louis s'était levé de bonne heure. Il n'avait pas à s'occuper ni de l'écurie, ni du train journalier habituel. C'était le grand jour; il allait se marier.

Jean-Louis n'avait pas peur de prendre femme, mais d'après toutes les histoires dont on lui avait rempli la tête, depuis quelques semaines, pour l'épouvanter, il n'était rien tant rassuré sur ce qui l'attendait.

L'aîné des Burland, le grand Gustave qui était trompette dans la fanfare du « 3 », et qui était resté célibataire, lui avait dit :

— Mon pauvre Jean-Louis ! Qu'est-ce que tu veux t'encoupler d'une femme pour le restant de tes jours ? T'es pas fou ?

Evidemment, c'était pas une petite affaire. Mais la Fanchette était bien gentille, bien brave et les Braillood ne s'étaient pas montrés trop « racecauds » pour ce mariage. Il aurait pu tomber plus mal, après tout.

Sur ces réflexions consolantes, Jean-Louis s'était fait la barbe, avait déjeuné de bon appétit, puis, vers les 9 heures, avait endossé le complet en fin drap noir que sa mère lui avait préparé, avec une belle chemise blanche à petits plis, bien empressée et une cravate à faire loucher le fils au chef de gare qui en mettait pourtant des mirobolantes, pour le dimanche.

— Tu es beau comme un ministre, lui dit son père qui était endimanché, lui aussi, mais qui avait dû renoncer à boutonner sa veste, devenue trop petite depuis son mariage.

— Quand tu seras fin prêt, Jean-Louis, on ira prendre trois verres à la cave. Il n'y a rien de tel pour vous donner du courage, le jour du mariage. Parce que, tu sais, au dernier moment, il y en a qui ont la frousse et qui demandent à réfléchir.

Chez les Braillood, la maison était tout en « cupesse ». Les femmes se sautaient contre, depuis 6 heures du matin déjà, comme des tavans autour d'un falot. C'est que, il y avait bien de quoi à se faire du souci, ce jour-là. Le repas de nocce aura lieu d'abord après la sortie de l'église et il en fallait préparer, du commerce, pour tout ce monde qui allait venir. Il n'y avait que la Fanchette qui était calme comme un autre jour. Elle avait aidé à relaver le déjeuner, donné un coup de balai devant la maison et arrosé les géraniums. Comme elle allait porter aux poules, sa mère lui criait, depuis la cuisine :

— Dis voir, Fanchette ! Il faudrait assez te rappeler que c'est toi qui te maries, aujourd'hui. Ça fait que... ça serait d'abord le moment d'aller t'habiller, avant que Jean-Louis vienne te chercher. Ça serait du joli, s'il te voyait avec tes socques et ton tablier de cuisine.

La Fanchette, tout-tranquillement, lui répondit :

— Mais oui, maman. Te tracasses pas tant. Toi-même, tu as toujours dit : « On a bien le temps ». Eh bien, pour le mariage, c'est la même chose. Des hommes, il y en aura toujours assez. C'est pas comme les pommes de terre; il y en a jamais de trop. Et Jean-Louis, qui m'attend depuis ce printemps, attendra bien une demi-heure que je sois prête.

La « belle chambre » du rez-de-chaussée était maintenant pleine de monde. La tante Françoise venait d'arriver de Botterens avec l'autobus. Les deux oncles, Féli, ancien voyer du district, Jérémie, retraité du chemin de fer d'Echallens, les « bons » cousins de Vuarrens, et ceux « remués de germains », de Bousens, ainsi que les nièces d'Eclagnens, bref, toute la parenté des Braillood était là.

Le père avait débouché les deux bouteilles de « Villette » qu'il avait mises au frais, dans le bassin de la fontaine.

— A la santé de tout le monde ! C'est du « 29 »; voyez, il fait l'étoile ! Pour les dames, il y avait du sirop de framboises que la mère

Braillood avait fait elle-même et qu'on trouvait fameux.

Jean-Louis, après avoir bu les trois verres de « courage » avec son père, venait d'arriver à la Greubenette, pour voir si sa future était prête et toujours décidée à lui confier son bonheur.

— C'est pas le tout que ça, fit-il, en voyant tout ce monde rassemblé.

— Assez « batoillé » comme ça !

Si vous voulez qu'on se marie encore aujourd'hui, il faudrait ne pas trop « pédzer » par là. C'est dix heures et demie. Le « pétabosson » nous attend pour onze heures. Où est Fanchette ?

— Elle est en haut, en train de se bichonner pour te faire plaisir, répondit le père Braillood. Monte seulement ! Si tu veux la bécoter pendant qu'elle est encore Fanchette Braillood, dépêches-toi ! C'est la dernière qui sonne.

Fanchette, qui avait entendu la voix de Jean-Louis, descendait.

— Ah, te voilà, Jean-Louis ! T'es rudement beau. Aussi, je te permets de m'embrasser par devant le monde. On n'a plus besoin de s'en cacher, cette fois-ci, ou quoi ?

Jean-Louis ne se le fit pas dire deux fois. La future Madame Perrotzet avait, ma foi, bien bonne façon et le regard franc qu'elle posait sur celui qui allait être son seigneur et maître, lui fit comprendre qu'un bonheur tranquille les attendait, si chacun y voulait mettre du sien.

— Allons. En route ! Mes parents sont déjà partis pour l'état-civil. Il ne s'agit pas de faire attendre le « pétabosson », disait Jean-Louis, en donnant le bras à sa future belle-mère. Celle-ci avait mis sa belle robe de soie noire et le beau châle en cachemire que toute bonne Vaudoise qui se respecte sort de l'armoire, dans les grands jours.

La cérémonie à l'état-civil se passa comme à l'ordinaire. Jules Gallet, le préposé, après avoir touché la main à tout le monde, prit son sérieux officiel et lut tout ce que la Loi recommande aux futurs époux. Jean-Louis était bien un peu ému pour dire le « oui » qui lie deux êtres pour la vie. De son côté, la Fanchette, à la question : « Consentez-vous à prendre pour époux, etc. », avait répondu :

— Mais bien sûr !

Ce qui obligea le préposé de lui faire remarquer que la Loi exigeait un « oui » formel.

A quoi la Fanchette répondit :

— Monté, que d'histoires ! N'est-ce pas la même chose, puisqu'on est d'accord, les deux, depuis ce printemps ?

En sortant de là, tout le monde se retrouva devant l'église où M. le pasteur s'impatientait, tout en ayant un bon sourire pour les deux époux qu'il avait eus comme catéchumènes. La cérémonie qui suivit et à laquelle beaucoup de gens de l'endroit avaient tenu d'assister, eut le caractère sérieux qui convenait.

Fanchette, qui venait de faire son apprentissage à l'état-civil, ne fit, cette fois aucune difficulté à dire carrément le « oui » exigé. Pendant les exhortations de M. le pasteur, rapport à la fidélité conjugale, l'amour réciproque et tout ce qui va avec, la mère Perrotzet avait bien un peu reniflé dans son mouchoir, tandis que la mère de Fanchette soufflait à tante Françoise :

— Il a bien raison, Monsieur le pasteur, de sermonner un peu ces « poisons » d'hommes, pour l'obéissance et surtout pour la fidélité. Ils sont plutôt rares, ceux qui en tiennent compte, une fois qu'ils sont arrivés à leurs fins et se croient être les maîtres. J'en sais quelque chose, ma pauvre Françoise.

— Tu as bien raison, Julie, pour ce qui est de ça. Vois-tu, avec ces hommes, même les meilleurs ne valent souvent pas grand-chose.

A la sortie de l'église, toute la marmaille du village était là, parce que, à des noces de sorte, comme celle-là, il y aura sûrement des « caras ». Et il y en avait. L'oncle Jérémie en avait plein son grand feutre et les mariés chacun un gros cornet d'où ils puisaient à pleine main. Aussi

fallait-il voir cette ruée ! Les plus hardis et les plus forts ramassaient plus que leur part, tandis que les gamines, plus timides, devaient se contenter de ce que les garçons voulaient bien leur donner à sucer.

Sur la proposition de l'oncle Féli, les hommes allaient prendre un verre à la « Croix-Blanche », tandis que les dames suivaient la mère Perrotzet pour prendre une tasse de thé et « la moindre des choses » avec, pour se remettre des émotions de la journée, en attendant le repas de nocé qui était prévu pour 1 heure, chez les parents de Jean-Louis.

Un prochain article dira deux mots de cet acte final du mariage Perrotzet-Brailloud.
(Tous droits réservés). F. Wælfli.

UN ÉLECTRICIEN COMPÉTENT

DINDINO s'était établi électricien. Il attend que vienne la pratique. Enfin, voici un client.

— Vous désirez, Monsieur ?
— Je voudrais faire réparer ma sonnerie électrique, qui ne marche plus.
— Bien, Monsieur. Donnez-moi votre adresse. Je serai chez vous dans un quart d'heure.

Le client parti, Dindino prend une cargaison d'outils et s'en va tout guilleret ; enfin, il va montrer son savoir-faire.

Une demi-heure après, il rentre, tout désappointé. Quelques minutes après son client arrive. Il n'a pas l'air content :

— Eh bien ! voyons, et ma sonnerie ?
— Mais, Monsieur, je viens de chez vous...
— Comment cela ? Je vous ai attendu et je ne vous ai pas vu.
— Je vous assure que j'y suis allé. J'ai même sonné trois fois. Alors, quand j'ai vu qu'on ne me répondait pas, je suis parti...

La Patrie Suisse. — Dans le numéro du 18 mars, des vues originales de la grotte aux Fées près de Saint-Maurice, une page sur la hulotte et les oiseaux nocturnes, un amusant récit évoquant les épidémies de peste au temps jadis, enfin, à côté de la page gaie, des nouvelles, une causerie d'Henriette Charasson, de nombreuses actualités: Xe Salon de l'Automobile à Genève, carnaval de Bâle, match de football Suisse-Belgique, tournoi de boxe international à Genève, course de côte du Grand Saconnex, etc.



MARCHE !... ON TE SUIVRA ! 11

Bientôt après l'alouette chantaient, prévoyant l'aube. Elle réveillait le ciel qui s'embrasait. Le bruit des faux aiguës traversait l'air léger... On entendait les sabots de Jean... La vie des hommes commençait, du moins celle que l'on voit...

On faucha Prazbioud. Tintinet ressentit un dégoût profond à emporter cette herbe parfumée, à laisser ce champ nu, pelé, roussi de chaleur, ensanglanté de sécheresse et aussi de souvenirs. Il se sentait le corps fatigué, l'âme vermulue, le cœur mort. La fraîcheur des fontaines le blesait. Le rire d'un enfant l'étonnait.

A la tombée de la nuit, Tintinet rencontra la femme Foularoud qui s'en revenait, lessive faite chez le syndic, traînant un pied, puis l'autre, bougonnant sous sa résille bien tendue. Devant le char de foin, elle s'arrêta ; puis, friande et douloureuse, elle prit une pincée de ce foin qu'elle huma :

— Ah ! Monsieur Tintinet... Bien sûr que ça vient de Prazbioud. Morte et aveugle, je reconnaîtrais cette odeur... Depuis qu'elle n'en mange plus, de cette herbe, ma chèvre dépérit. La pauvre bête n'a plus que peau et poil... Pas un livre de gras sur tout le corps... Vous comprenez, le bout de pré qu'on a maintenant, c'est du tout mauvais. Le côté du village, tout en orties, le côté de la rivière, tout en herbes grasses ; le côté

d'en haut, tout en plantes fortes... Mon Dieu !... Sincère, piteuse, la femme se détachait sur le ciel. Et les yeux gris de Tintinet analysaient la maigre créature. Maintenant, elle s'en allait, se balançant sur l'or du couchant. C'était un peu de chair souffrante posée un instant sur l'horizon. Tintinet, lui, l'oreille basse, gagnait sa demeure... Partout des cris d'enfants jouant derrière des tas de foin, la chaude crécelle des grillons ; le clapotis d'une fontaine, l'éclair d'un ruisseau courant à travers prés ; les premières étoiles palpitant au ciel...

— La terre entière est en joie, se disait Tintinet. Et toi, tu es triste. Plus rien ne te cause du plaisir. Quand tu descends en toi, tu n'y trouves que dégoût... Foularoud a raison : autant en finir pour acquérir la paix...

Mais une autre voix lui suggérait : — Attends !... Les fous ou les ivrognes, seuls, se pendent. Mais un homme riche, solide de corps, jamais ! Chasse les pensées noires et réjouis-toi...

— Me réjouir ?... se répétait Tintinet en voyant descendre la nuit. Cela m'est impossible. Un chien aboyait.

— On dirait qu'il aboie à la mort, remarqua Jean. Tintinet se tut. Mais il pensa : — Les bêtes ont de l'instinct...

Les nuits d'août, sur les champs, sont des nuits de rêve. La brise fait soupire les épis d'or ; la chaleur rôde sur les choses ; les étoiles parlent aux arbres. Par ces nuits-là, Tintinet s'en allait vers le cimetière. Des grillons y chantaient comme ailleurs. Tintinet s'asseyait sur le mur bas. Et, dans le doux silence de la campagne endormie, se disait : — Tu ne peux plus y tenir... Tu ne dors plus... La nourriture n'a plus de goût... Tes champs, tes vaches, quelle joie as-tu à les posséder ?... Aucune...

Il songeait à cette chose calme : ne plus rien sentir. Exister comme les mottes de terre, sans plus ; exister comme le bois mort, ignorant ce qui est passé, indifférent au présent, fermé à l'avenir. Quel appel ces tombes lançaient à l'homme tourmenté ! Comme elles l'enveloppaient du désir de la nuit !... Car à quoi sert de vivre ?... Les grillons chantent, mais ils meurent à leur premières morsures d'un vent d'automne... Les arbres fructifient, mais ils sont coupés, livrés aux flammes. Car la mort se cache sous tous les sourires, sous les plus fraîches nuances. La mort est la vérité.

Foularoud n'avait pas hésité, lui. Et pourtant il était innocent, et pourtant il laissait une femme, des enfants, et aussi Prazbioud. Malgré cela, il avait sauté dans la mort, dont il ne revenait que pour dire : « Jusqu'au jour où tu périras de bonte... Et ça arrivera... »

— Veux-tu que je rende Prazbioud à ta femme, Foularoud ?... questionna muettement Tintinet. Non ?... Ça ne te suffit pas ?... Alors quoi ? Tu veux m'arracher du monde ? Tu veux me tirer sous la terre ?... Mais alors tu me laisseras tranquille ?... C'est promis ?...

Une folie dansait au cœur de Tintinet. Son front se couvrait d'une sueur froide... Et pourtant l'enclot était bien paisible. Sur la terre vallonnée, une grande paix planait. Les papillons de nuit bruisaient autour des fleurs fermées. Et les étoiles, entre les branches feuillues, brillaient comme elles brillent toujours.

Mais le silence de la tombe, refusant le pardon, dédaigneuse, hautaine, était atroce.

Tintinet partit sous la nuit, à très petits pas, ainsi qu'un vieux qui n'en peut plus... La maison, les prés, les champs, à qui iraient-ils ?... Qu'importait, puisque tout cela pesait sur lui avec tout le poids d'une malédiction. Pourtant, ayant allumé une lanterne, Tintinet poussa la porte de l'écurie. Les vaches, somnolentes, levèrent leur mufle vers le maître.

Inquiète, la Louise, d'une fenêtre du premier, demanda :

— C'est vous, César !...
— Tais-toi, vieille piorne !...
Mais Tintinet entendit une autre voix que

celle de la Louise, une voix connue, qui disait, mais combien lentement, et avec quelle effroyable solennité : *Jusqu'au jour où tu périras de bonte... Et ça arrivera...*

L'heure était donc venue. A la grange, les outils dormaient. Comme les vaches, ils se réveillèrent, parlant à leur manière :
— Maître, les jours sont beaux quand on fauche, doux quand on fane, glorieux quand on moissonne...

Tintinet ne leur répondit pas. Il avait aperçu la corde qui assujettit la perche sur les chars de foin. Elle sentait la vache. Il en jeta l'extrémité par dessus une poutre.

En cet instant, Tintinet comprit la vérité, sa vérité, celle qu'avait lentement mûrie sa vie. Car chaque homme trouve un jour la vérité qu'il mérite, et qui lui convient... La fortune, que lui valait-elle ?... Ni joie, ni repos... Que lui valait la vie ?... Ni charme, ni amis... Tout était gris, toujours plus gris.

Mais la voix avait raison, elle qui rappelait la dette mystérieuse, qui en exigeait le paiement intégral. Oui, Tintinet devait mettre une corde dans sa vie, comme Foularoud, la victime, en avait mis une dans la sienne. Il fallait ça pour payer, pour expier, pour gagner le repos.

* *

Le lendemain matin — il était six heures — la Louise accourut en coup de vent, les bras levés, son bonnet sur une épaule, auprès de Jean qui menait les vaches à l'abreuvoir :

— Au secours !... Est-il possible !... Quelle horreur !... Tintinet, tout raide, pendu à une corde !...

Le soleil riait déjà sur les prés humides. Les belles vaches se miraient dans l'eau jolies.

— Eh bien !... répondit Jean... Ça devait arriver... Est-il déjà froid ?...

Puis il ramena ses vaches à l'écurie, avant d'aller dépendre son maître, car il faut que toute chose se fasse en ordre. Déjà la Louise, folle de peur, semait la nouvelle dans les rues du village, la lançait par dessus les barrières, jusque dans les jardins où poussent les laitues, les oignons, les choux frisés. Et l'on entendit la mère Foularoud, plantée au milieu d'un carré de persil, les poings sur les hanches, dire et répéter, la voix aigüe :

— Mon Dieu !... mon Dieu !... Quel tabernacle !...
Benjamin Vallotton.

FIN

BOURG-CINEMA-SONORE. — Le premier film suisse au Bourg. — Une société de production suisse a voulu nous prouver qu'il était possible de tirer parti des beautés naturelles de notre pays en tournant **Les Grenadiers du Seigneur (Die Hergotts-Grenadiere)** et de créer une œuvre nationale capable de rivaliser avec les meilleurs films étrangers.

Basé sur la légendaire exploitation des mines d'or du Lötschental, notre plus pittoresque et solitaire région alpine, le scénario permet d'alterner aux scènes dramatiques d'inoubliables photographies de varappes dans le roc et la glace et de la procession de la Fête-Dieu, mettant en évidence la garde d'honneur des T. S. Sacraments : « Les Grenadiers du Seigneur ».

La distribution de ce film parlant allemand comprend Gustav Diesel, Stephan Blötzer, Beny Führer et la population du Lötschental.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

UN TRÉSOR

Vous géchez un trésor en négligeant vos yeux ! Soignez les donc avec **Nobella**, le fameux Collire du Dr Nobel, fortifiant par excellence pour la vue, eau merveilleuse pour les yeux faibles, fatigués, irrités, enflammés. Nobella les soulage, les conserve clairs et forts. Son effet est surprenant. Prix fr. 3.50. Expédition immédiate par Pharmacie **Engelmann**, 37, rue de Chillon 37. **Territet-Montreux.**